

Les non-dits de la non-intégration

« La France, c'est comme une Mobyette, ça marche au mélange ! » Ce slogan, lancé lors de la « marche des beurs » en 1983, a été ensuite repris par SOS Racisme et d'autres organisations. Mais ceux qui l'ont inventé connaissaient-ils vraiment le fonctionnement des moteurs à explosion à deux temps qui utilisent ce « mélange » que nous mettons dans nos « Mobyette » ?

Ce type de moteur utilise un mélange composé d'essence qui sert de carburant, auquel on ajoute quelques pour-cent d'huile afin de lubrifier le cylindre à la volée. Il s'agit donc d'un mélange hétérogène, d'un amalgame au sens physique, dont les deux composants sont de nature et de fonction différentes. La comparaison avec des êtres humains qui ne diffèrent que par l'origine ou la culture est donc plutôt surprenante, puisque ça voudrait dire que les « beurs » ne feraient pas carburer la France mais serviraient uniquement à la lubrifier, et qu'ils n'auraient pas les mêmes molécules que les « Français de souche ». Curieusement, aucune association antiraciste, prête à bondir sur des tests ADN, n'a relevé cette énormité.

Comme illustration de ce mélange multiculturel et multiethnique, on se réjouit de l'explosion statistique du nombre de mariages mixtes. On la constate par exemple dans le volumineux rapport Stefanini de 2007 consacré à la politique d'immigration (1) : la « nuptialité mixte », que ce soit par mariage en métropole ou par transcription d'un mariage à l'étranger, a augmenté de 60% entre 1998 et 2005. Rappelons qu'un « mariage mixte », dans ces statistiques, est un mariage entre une personne ayant la nationalité française (mais qui peut avoir une autre nationalité en même temps), et une personne qui n'a pas la nationalité française.

Et quand on fouille dans ce rapport pour savoir quelle est l'origine du conjoint non français, on découvre des grandes

différences suivant les pays. Les transcriptions de mariages mixtes étrangers, par exemples, ont augmenté de 731% entre 1994 et 2005 pour les pays du Maghreb et la Turquie, et ont diminué de 18% sur la même période pour l'Allemagne, la Belgique, la Grande-Bretagne et la Suisse. L'évolution la plus importante concerne l'Algérie : 1129 Français épousaient des Algériens en Algérie en 1994, 12457 en 2005.

Les statistiques ethniques et religieuses étant mal vues, il est difficile de savoir précisément la proportion de « Français de souche », ou de Français issus de l'immigration nord-africaine, qui vont chercher époux ou épouse « au bled ». Mais on peut penser qu'il s'agit très majoritairement de mariages entre des personnes issues de l'immigration, ou dont les parents le sont, provenant du pays où elles se rendent pour épouser une personne de même « culture » ou « ethnie ». Ce n'est d'ailleurs pas choquant car qui se ressemble s'assemble, et rien ne permet de jeter l'anathème sur ces mariages, de prétendre qu'ils ne sont pas sincèrement amoureux, ou qu'ils relèveraient tous de mariages forcés, de mariages blancs, ou d'unions destinées à favoriser une immigration. Mais s'il s'agit majoritairement de mariage endogames à la communauté musulmane, à la « oumma » internationale, on peut difficilement les qualifier de « mixtes » dans le sens d'y voir une illustration de la mixité et de l'intégration. C'est même exactement le contraire.

Il ne s'agit pas non plus, bien sûr, de faire porter le chapeau de ce manque d'intégration aux seules personnes issues de l'immigration. Dans une nième émission de C Dans l'Air sur « les banlieues », l'économiste Jacques Marseille nous explique(2) que « tous les Français » (sic !) furent également la mixité sociale, et que, depuis 30 ans qu'on donne des moyens colossaux pour les banlieues, « ça ne marche pas ». Il constate d'ailleurs cet échec à chaque émission C Dans l'Air où il est invité à donner son avis sur « les banlieues », et il recommencera d'année en année, chaque fois que France 5 jugera utile de consacrer une émission au dernier « incident » en date.

On peut porter des opinions diverses sur la conduite de ces « Français de souche » fuyant les banlieues, ou sur les enfants d'immigrés endogames, mais bien avant de juger (ou de « stigmatiser ») les uns ou les autres, il faudrait tout d'abord ne pas nier les réalités et faire comme si tout allait bien. Il est curieux de constater que des sociologues médiatiques se contentent, lors de ces émissions, de faire des discours idéologiques, au lieu de faire leur travail de sociologues, c'est à dire d'étudier scientifiquement et statistiquement les faits sociaux et les comportements de différents groupes humains qui y participent. Il ne faut pas nier les réussites en matière d'intégration, mais pas non plus les difficultés manifestes et leurs causes.